

Pour ou contre *Fahrenheit 451*?

Suzanne Robert

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1991). Pour ou contre *Fahrenheit 451*? *Liberté*, 33(1), 75–80.

SUZANNE ROBERT

POUR OU CONTRE *FARENHEIT 451*?

Il m'arrive même de penser que nous ne savons presque plus lire. Les mots ne sont plus des êtres vivants. Ils sont des images. Nous pensons désormais par l'image. Qui elle-même ne pense à rien.

Pierre Foglia, *La Presse*, 11 septembre 1990.

Partout, des livres. Partout des gagnantes de prix de lecture d'un quelconque salon du livre, et des lecteurs qui se mettent à écrire pour devenir bientôt objet de la lecture des autres. Partout des auteures, partout des écrivains. Tout le monde lit, tout le monde écrit. Tout le monde dit lire ce que tout le monde écrit. Nous sommes gavés de lecture comme de graisse les oies du Périgord. Du berceau au tombeau, du récit préscolaire au roman pour troisième âge, on nous suralimente, on nous rend boulimiques, et nous mourons obèses de toutes les pages avalées au cours de ces années perdues...

J'en ai le mal de mer, le hoquet, la nausée. Je préférerais parfois que tout le monde peigne ou danse ou joue de quelque instrument, peu importe; au moins, écrire ne serait plus l'art à la mode et lire redeviendrait sérieux. Le poids des ego moussés par une pléiade d'écrivains dans une littérature bouffie, surpeuplée, finira par nous écraser, tous autant que nous sommes. Le grand Malthus, lui, aurait depuis longtemps décelé le malin principe (exactement inverse à sa doctrine) qui nous tuera avant la fin du siècle: la quantité

de livres croît plus rapidement que ne peuvent en absorber les grands lecteurs. Voilà tout le problème. Pour y remédier, notre société tente d'accroître, par de multiples techniques plus ou moins douteuses, le nombre de lecteurs et leur capacité d'absorption. Le malthusianisme concluait à la famine; ici, il n'y a plus qu'à conclure à l'indigestion fatale. En fait, la solution réside peut-être dans une action contraire à celle que prône notre société; le seul remède efficace contre la boulimie littéraire consisterait plutôt en un darwinisme forcé, une sélection artificielle du produit nocif, un frein à la prolifération du livre et surtout, chez nos lectrices et lecteurs, une modération qui aurait bien meilleur goût.

Tout un système de valeurs a cours qui répand le statut boursouflé de la lecture telle qu'on la considère aujourd'hui de façon générale dans un large milieu: ce système consiste à classer les êtres en fonction des seuls rapports qu'ils entretiennent avec l'imprimé. Je connais par exemple un homme, haut coté par ses pairs, qui juge les gens en fonction du nombre de pages qu'ils ont lues; il m'a récemment confié que tel individu était, et je cite, «un homme *bien* parce qu'il a lu tout Balzac». Il serait intéressant de savoir si ce critère est transférable d'un art à un autre. Par exemple, telle personne est-elle *bien* parce qu'elle a vu tout Klee, ou entendu tout Verdi, ou encore admiré tout Carné? Ce critère est-il également transférable de l'art à la science? Pouvons-nous dire, sans risquer de trop largement déborder du système, qu'une telle est *bien* parce qu'elle a compris tout Cuvier ou qu'elle connaît avec précision tous les lépidoptères africains (encore que ces connaissances fassent rarement l'objet d'une conversation et qu'elles risquent donc de ne jamais être mentionnées; en conséquence, on ne saura peut-être pas si la personne est *bien* ou non)? Quelle que soit la corrélation, s'il en existe une, entre la «qualité» d'un individu et la quantité de livres dévorés en une année, cette corrélation semble constituer de nos jours, dans

plusieurs milieux, un atout intellectuel important. La lecture serait-elle devenue un objet de revalorisation personnelle, un pôle de compétition sociale, l'arène de combats subtils entre prétendants à une «surspécialisation», l'assise de la personnalité idéale, le fondement d'une existence digne d'admiration? Oui, probablement. Malheureusement. La petite lecture intime, lente, secrète, parcimonieuse, c'est un paradis perdu.

Car, est-il encore possible, pour les auteurs, de se taire un long moment, de ne pas écrire, de ne pas *témoigner* de la moindre émotion, de ne pas *faire savoir*, de *garder pour soi*? Et les lectrices, peuvent-elles se permettre de n'ouvrir un livre qu'à l'occasion, quand le désir leur en prend soudain? Les lecteurs ont-ils le droit, de nos jours, de passer un siècle ou une éternité dans un ouvrage, au détriment des titres récents ou à la mode?... Pourtant, quel plaisir (oublié!) que celui de s'installer pour quelques mois dans un court récit, puis de vivre tout le reste de l'année dans le souvenir de cet écrit! Ah! ces longs mois où on s'était enfermé dans l'ombre inquiétante des *Chambres de bois*, ou bien ces trois ans passés dans le poison des *Chants de Maldoror*! Et nous reviennent en mémoire soudain des vers si longuement ruminés jadis, ce «Quand je t'attendais, dans ce bar,/ La nuit, parmi les buveurs ivres...» de Francis Carco; ou bien «Le sommeil est doux aux morts de Lofoten... Les morts, les morts sont au fond moins morts que moi» du poète lithuanien Oscar Venceslas; ou encore le «Je ne dors pas Georgia/Je lance des flèches dans la nuit Georgia/j'attends Georgia/je pense Georgia/» de Philippe Soupault. On les a lus lentement, ces poèmes, on les a relus longtemps. Égoïstes, possessifs, on n'en a parlé à personne pour mieux se les approprier, pour en vivre, par nécessité; on les a tus; c'était une histoire privée, une question de stricte intimité. Retranchés là comme dans une grotte ou un cocon, on les a traversés au rythme de la limace en colorant chaque mot, tel un moine-enlumineur. On y a cher-

ché la volupté, le sacrilège, la pensée, le salut. «Des livres où je l'ai trouvé [le secours], j'ai transcrit cela, pour que cela me fût tout proche, pour que cela fût issu de ma main, comme jailli de moi-même. Et maintenant, je veux le copier encore une fois ici, devant ma table, à genoux, je veux l'écrire, car ainsi je le tiens en moi plus longtemps qu'à le lire, et chaque mot prend de la durée et a le temps de retentir», disaient *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Tous ceux-là qui luisent au fond des bibliothèques, *Amers*, *La Traversée des apparences*, *Lettres à Felice*, *Le Jardin des supplices*, *Voyage sur l'Amazone*, *Le Basalte bleu*, *Paysages de ruines avec personnages*, *Les Silences du corbeau*, *Agonie*, *Les Possédés*, *Démon*s et *Merveilles*, pourquoi les déloger systématiquement et machinalement de leur sarcophage? Les livres, comme les trésors des pharaons, se vengeront d'avoir été violés par des collectionneurs pressés. Pour que le tombeau livre ses secrets, pour que chaque mot ait «le temps de retentir», il faudra bien un peu plus d'attention, de tension, d'urgence, voire de fièvre, au moment de pénétrer dans ces lieux. «J'ai mon cœur au poing/Comme un faucon aveugle./[...] Je descends/Vers les tombeaux des rois».

Terre de fantaisie, sans foi ni loi, englobant tout aussi bien les besoins compulsifs des rats de bibliothèque que les rares désirs des flâneurs s'attardant par hasard dans un livre entrouvert, la lecture éprouve certaines difficultés à définir sa vraie nature. Et si elle était paroxysme de la liberté? Et si l'on pouvait aller jusqu'à la renier? De même que Rimbaud, avant la trentaine, choisit de ne plus jamais écrire, de même serions-nous autorisés à ne plus jamais lire si cela nous agréait. Lire, ne pas lire assez, ne pas lire du tout. Après tout, quelle importance, à la limite? Oui, tiens, telle année, on déciderait de ne pas ouvrir un seul livre, par choix, ou même par obligation de l'esprit: on ne peut pas toujours vivre aux crochets de l'imagination des autres. La lecture se montre parfois nuisible; soit elle éteint l'imaginaire, soit elle le rend paresseux; soit elle enfle la tête,

soit elle la miniaturise. Et quand elle ne nuit pas, elle est inexistante. Car il y a, bien sûr, tous ces gens qui n'ont jamais ouvert un seul livre. Il y a les analphabètes. Et il y a toute cette belle jeunesse qui, croyant que le monde est né en même temps qu'elle, dédaigne tout ce qui s'est fait avant sa naissance, du big-bang jusqu'aux hiéroglyphes et à l'imprimé. Il y a aussi tous les lieux de la planète où le livre était ou est encore soumis au bannissement ou au rationnement. Je me souviens, en novembre, le soir sous la neige dans les rues de Moscou: on voyait, dans les appartements des immeubles, le même aménagement intérieur, le même salon au lustre défraîchi et, sous l'éclairage jaune des ampoules, la même bibliothèque le long d'un mur; souvent je me suis demandé ce qu'on y trouvait, quels livres dormaient sur les étagères. Étaient-ils tous les mêmes dans ces pièces semblables? Y avait-il des œuvres étrangères? Le «secours» que Rilke trouvait dans les livres, les Moscovites le cherchaient-ils aussi?

Dans le film *Fahrenheit 451*, de François Truffaut, tous les livres sont interdits. Toutefois, dans des lieux secrets, au fond des bois, un groupe de personnes vivant en clandestinité refuse la disparition des œuvres littéraires; chacun, chacune apprend par cœur un livre, devient ce livre, précisément. Perpétuée par le cerveau humain, l'œuvre a une existence précaire qui ne tient qu'à la mémoire de celui ou celle qui l'incarne et à sa capacité de la léguer à une autre mémoire avant sa propre mort. Peut-être en sera-t-il ainsi, un jour, sur notre globe? Pour l'instant, la population de livres dépasse en effectif la population humaine, du moins a-t-on cette atroce impression dans les opulentes librairies de la ville, sortes de prisons de Piranèse des actualités livresques. Étouffant sous des monceaux de pages, de couvertures cartonnées et de catalogues d'éditeurs, on se prend à formuler un souhait, un vœu anti-marketing, un rêve sobre, dépouillé, anorexique, selon lequel le thème des salons du livre 1991 à travers la planète ressemblerait à peu

près à ceci: *Lisons peu, lisons mieux*; ou, plus idéalement encore: *Ne lisons pas, soyons un livre*.

Interdire les livres est défendu et ignoble. N'empêche que ce serait là l'ultime épreuve pour les «amants de la littérature». Vous, dans le maquis et la désolation, vous incarneriez toutes *Les Fleurs du mal*; votre voisin, au fond de son repaire, mémoriserait *Le cœur est un chasseur solitaire*. Cette femme, là-bas sous les bouleaux, serait le *Voyage en Irlande avec un parapluie*, et son fils *Moravagine* écouterait, fasciné, le vieux *Golem*. Et tous se souviendraient de la perte inconsolable d'un livre aimé: sans avoir eu le temps de léguer à quiconque son savoir désormais disparu de la surface de la terre, le porteur du *Roman avec cocaïne* serait mort dans la nuit en murmurant: «Maslennikov, d'une voix tremblante, compara son état d'âme à celui de Gogol quand celui-ci essayait d'écrire la deuxième partie de ses *Âmes mortes*. De même que Gogol savait que les forces joyeuses de ses précoces années d'écrivain étaient complètement épuisées et que, tout de même, il revenait quotidiennement aux efforts de la création, convaincu chaque fois qu'elle ne lui était plus accessible, et cependant (poussé par la conscience que sans cette exaltante combustion la vie perdait pour lui toute signification) n'avait pas arrêté ces tentatives malgré les tortures qu'elles provoquaient et les avait, au contraire, multipliées — de même, lui, Maslennikov...» C'est à ce moment qu'il aurait rendu l'âme et emporté l'œuvre à jamais dans l'oubli.